

LES FEMMES DU BOUT DU MONDE

ANTOINE DUBOIS

LES FEMMES DU BOUT DU MONDE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Antoine Dubois

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Ce livre a été imprimé en France

Dépôt légal : Septembre 2024

Sommaire

1.	L'échappée.....	9
2.	La maison d'Anna.....	12
3.	Un nouveau départ.....	17
4.	Le bout du monde.....	21
5.	Rencontres timides.....	25
6.	L'épreuve du silence.....	30
7.	Premiers contacts.....	34
8.	Le poids du passé.....	39
9.	Une mère en fuite.....	43
10.	L'art de l'évasion.....	47
11.	Les regards qui pèsent.....	51
12.	L'enfant du silence.....	55
13.	Une amitié naissante.....	60
14.	Les ombres du passé.....	64
15.	Le carnet noir.....	69
16.	Les non-dits.....	74
17.	La confession.....	80
18.	L'enfant de l'hiver.....	84
19.	La tempête approche.....	88
20.	Enfermées.....	94
21.	La nuit des révélations.....	99
22.	La rage de la nature.....	104
23.	Un passé dévasté.....	109

24.	Le pacte.....	113
25.	Les fissures.....	117
26.	Le retour de la lumière.....	122
27.	Les blessures invisibles.....	126
28.	Un nouvel espoir.....	130
29.	Un lien indéfectible.....	134
30.	Le reflet dans l'eau.....	138
31.	Les retrouvailles.....	142
32.	Le retour des souvenirs.....	146
33.	Les rêves partagés.....	152
34.	La lettre.....	156
35.	Un nouveau départ.....	161
36.	Les fantômes du passé.....	165
37.	La confrontation.....	171
38.	Une nouvelle famille.....	176
39.	Les adieux.....	180
40.	Le choix de Léa.....	184
41.	L'appel de l'art.....	189
42.	L'héritage d'Anna.....	194
43.	La renaissance de Léa.....	199
44.	Une décision difficile.....	204
45.	La confrontation finale.....	208
46.	Le retour au village.....	212
47.	Le projet collectif.....	216
48.	Un nouvel équilibre.....	221

49.	La fête du village.....	225
50.	Les promesses.....	230
51.	Les chemins divergents.....	234
52.	La nouvelle vie de Sara.....	238
53.	L'atelier.....	242
54.	Les premières graines.....	247
55.	Les adieux de Léa.....	252
56.	La liberté retrouvée.....	256
57.	La première neige.....	260
58.	Le retour.....	264
59.	Une nouvelle tradition.....	269
60.	Le bout du monde.....	273

1. L'échappée

Léa Marchand se tenait devant la fenêtre de son appartement parisien, le regard perdu dans les lumières floues de la ville. Le cœur battant, elle serrait contre elle un petit sac à dos, l'unique bagage qu'elle avait décidé d'emporter. La pluie fine qui s'abattait sur Paris depuis l'après-midi était maintenant un rideau continu, transformant les rues en rivières miroitantes. Les bruits familiers de la ville—les klaxons des taxis, les conversations étouffées, le ronronnement des moteurs—semblaient lointains, presque irréels, comme s'ils appartenaient à une autre vie.

Une vie qu'elle était sur le point de quitter.

Léa inspira profondément. Ses doigts tremblaient légèrement tandis qu'elle vérifiait une dernière fois son billet d'avion. Le vol était prévu pour 1h du matin. Destination : Reykjavik, Islande. Lieu de départ : Paris, France. Cette simple ligne de texte, si banale pour n'importe quel voyageur, représentait pour Léa bien plus qu'un simple déplacement géographique. C'était une rupture, un saut dans l'inconnu.

Elle jeta un dernier coup d'œil à l'appartement qui avait été le sien pendant des années. Les meubles qu'elle avait choisis avec soin, les livres qui s'empilaient sur les étagères, les photos accrochées aux murs—tout cela n'était plus que des souvenirs, des fragments d'une vie dans laquelle elle ne se reconnaissait plus. Ses yeux s'arrêtèrent sur un cadre posé sur la table du salon : une photo d'elle, souriante, entourée de ses collègues du cabinet d'avocats où elle avait travaillé pendant presque une décennie. Un cabinet prestigieux, une carrière brillante, un avenir prometteur... jusqu'à ce que tout s'effondre.

Léa se détourna brusquement. Il n’y avait plus rien pour elle ici. Plus rien qui puisse la retenir.

Elle attrapa son sac et sortit en silence, refermant doucement la porte derrière elle, comme si elle avait peur de réveiller quelque chose ou quelqu’un. Dans le couloir désert, elle hésita un instant, mais l’écho de ses propres pas la poussa à avancer. Elle descendit les escaliers quatre à quatre, chaque marche la rapprochant de sa liberté.

La nuit parisienne l’accueillit avec un souffle d’air humide et froid. Léa rabattit la capuche de son manteau sur sa tête et pressa le pas vers le taxi qu’elle avait réservé. Le chauffeur, un homme d’un certain âge, la regarda brièvement dans le rétroviseur sans poser de questions. Elle n’avait pas envie de parler, et il semblait le comprendre.

La voiture démarra doucement, se fondant dans le flot des autres véhicules qui parcouraient la ville. Léa observa les rues familières défiler, sentant une étrange sensation d’irréalité s’emparer d’elle. Paris, la ville qui avait été le théâtre de ses succès et de ses échecs, disparaissait peu à peu dans la nuit. Chaque carrefour franchi, chaque feu rouge laissé derrière, renforçait son sentiment de libération.

Le taxi la déposa à l’aéroport Charles de Gaulle, où Léa se dirigea rapidement vers les comptoirs d’enregistrement. L’aéroport était étonnamment calme à cette heure tardive. Les quelques voyageurs présents traînaient leurs valises avec l’air absent de ceux qui voyagent en pleine nuit, entre deux mondes.

Léa présenta son passeport, récupéra sa carte d’embarquement, et passa les contrôles de sécurité. Tout se déroulait avec une telle

fluidité, une telle simplicité, qu'elle en était presque déconcertée. Comme si tout était orchestré pour faciliter sa fuite.

Assise dans la salle d'embarquement, Léa sentit la fatigue l'envahir. Mais elle luttait contre le sommeil, son esprit encore trop agité pour se laisser aller. Elle repensait aux mois précédents, à ce moment précis où elle avait compris qu'elle ne pouvait plus continuer ainsi. La pression constante, les nuits blanches passées à préparer des dossiers, la compétition féroce, et surtout, cette sensation de vide qui avait fini par tout engloutir.

Le vol fut appelé, et Léa se leva mécaniquement, suivant les autres passagers jusqu'à l'avion. Elle s'installa près d'un hublot, espérant que la vue du ciel nocturne lui apporterait un peu de calme. L'avion décolla dans un léger tremblement, s'élevant au-dessus des nuages qui recouvraient Paris. Léa ferma les yeux et laissa l'obscurité l'envelopper.

Quand elle les rouvrit, l'avion survolait déjà l'océan. La nuit noire l'entourait de toutes parts, et pour la première fois depuis longtemps, Léa se sentit apaisée. Ce vol n'était pas seulement un voyage physique ; c'était une traversée intérieure, un passage d'une vie à une autre.

Après quelques heures, l'avion commença sa descente vers Reykjavik. Le pilote annonça que la température extérieure était de -5°C, un froid sec et mordant qui ne tarda pas à l'accueillir lorsqu'elle sortit de l'aéroport. Léa inspira profondément l'air glacial, le trouvant étrangement revigorant.

Elle se dirigea vers l'arrêt de bus, le sac serré contre elle. Le bus qui l'emmenait au centre-ville roulait sur des routes bordées de neige, traversant un paysage qui semblait figé dans le temps. Tout

était nouveau, inconnu, et pourtant, Léa ressentit pour la première fois depuis longtemps un sentiment de légèreté.

Léa descendit du bus dans une rue déserte, baignée par une lumière bleutée, typique des longues nuits d'hiver islandaises. Elle se tenait là, seule, au bout du monde, prête à disparaître dans cet univers sauvage et pur, loin de tout ce qu'elle avait connu.

Elle avait enfin trouvé l'endroit où tout recommencer.

2. La maison d'Anna

Anna Jónsdóttir se tenait devant la grande fenêtre de sa cuisine, regardant les premiers flocons de neige tomber doucement sur le paysage islandais. La mer, habituellement grise et agitée, semblait apaisée sous ce voile blanc, et les montagnes au loin se fondaient dans le ciel nuageux. L'hiver était arrivé tôt cette année, plus brutal et silencieux que d'habitude. Un signe, pensait-elle, que la saison serait longue et rude.

Elle laissa échapper un soupir et replaça une mèche de cheveux gris derrière son oreille. À 56 ans, Anna avait l'habitude de ces hivers interminables. Ils ne l'effrayaient plus depuis longtemps. Sa maison, située à l'écart du petit village, était bien préparée pour affronter les mois glacés à venir. C'était une vieille bâtisse en bois, robuste et chaleureuse, héritée de ses parents. Chaque année, avant les premières grosses neiges, Anna passait en revue tous les recoins, s'assurant que rien ne manquait pour traverser l'hiver en toute sécurité.

Ce matin-là, elle avait déjà vérifié la réserve de bois, remplie à ras bord, et inspecté les générateurs. La chaudière ronronnait doucement dans la cave, diffusant une chaleur réconfortante dans toute la maison. Les fenêtres avaient été scellées contre le froid, et les portes renforcées pour empêcher la moindre rafale de s'infiltrer.

Anna aimait cette routine. C'était une sorte de rituel, une façon de se préparer mentalement à l'isolement que l'hiver apportait inévitablement. La solitude ne l'effrayait pas ; elle y était habituée. Depuis la mort de son mari, Arni, quinze ans plus tôt, elle avait appris à trouver du réconfort dans son propre silence, dans le rythme des jours qui s'égrainaient lentement. Ses voisins, rares dans ce coin reculé, la laissaient tranquille, sachant qu'Anna était une femme forte, capable de s'occuper d'elle-même.

Aujourd'hui, cependant, quelque chose d'étrange flottait dans l'air. Un pressentiment indéfinissable. Peut-être était-ce l'arrivée anticipée de la neige ou le fait que son vieux chien, Fjord, ne semblait pas vouloir quitter le seuil de la maison ce matin. Il restait allongé près de la cheminée, ses yeux bruns fixant Anna avec une intensité inhabituelle. Elle balaya cette pensée d'un geste. Le froid devait simplement rendre le chien plus paresseux que d'ordinaire.

Anna se remit au travail. Elle s'assura que toutes les chambres étaient prêtes pour d'éventuels invités. Bien qu'elle n'en attendît aucun de particulier, la maison d'hôtes était ouverte toute l'année. La plupart des voyageurs qui s'arrêtaient ici étaient des aventuriers ou des touristes attirés par les aurores boréales et les paysages spectaculaires de l'Islande. Mais en hiver, ils étaient peu nombreux.

Elle monta à l'étage pour vérifier les draps et les couvertures. Les chambres étaient simples mais accueillantes, chacune avec son propre caractère. Des meubles en bois brut, des tapis épais pour garder la chaleur, et des rideaux épais pour couper le vent qui parfois hurlait à travers les montagnes. Anna avait veillé à ce que chaque pièce ait une vue sur la nature environnante : soit sur la mer, soit sur les montagnes, car elle croyait fermement que ces paysages apaisaient l'âme, même dans les moments les plus sombres.

Dans la grande chambre au bout du couloir, celle qu'elle réservait habituellement aux longs séjours, elle s'arrêta un instant. C'était la pièce qu'elle aimait le plus, celle où elle et Arni avaient vécu les moments les plus heureux de leur vie commune. Depuis sa mort, elle n'avait plus ouvert la porte que pour y faire le ménage ou accueillir les rares clients qui demandaient un peu plus de confort. Elle se tenait maintenant au centre de la pièce, regardant la grande fenêtre qui offrait une vue imprenable sur l'océan.

Un sentiment de vide s'insinua en elle. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait plus partagé cette maison avec quelqu'un. Les rires et les voix d'autrefois s'étaient estompés, ne laissant place qu'à l'écho de ses propres pensées. Parfois, elle se demandait si elle avait fait le bon choix en restant ici, à maintenir la maison debout, seule, contre vents et marées.

Anna secoua la tête. Il n'y avait pas de place pour ces pensées aujourd'hui. Elle referma doucement la porte de la grande chambre et redescendit dans la cuisine, où une odeur de café fraîchement moulu flottait dans l'air. Elle s'assit à la grande table en bois massif, à sa place habituelle, près de la fenêtre. Dehors, la neige tombait maintenant en silence, recouvrant tout d'un blanc immaculé.

Alors qu'elle portait sa tasse de café à ses lèvres, une pensée inattendue la traversa : peut-être que cette année, l'hiver serait différent. Peut-être qu'il apporterait quelque chose de nouveau, de surprenant, comme ces flocons qui tombaient maintenant plus épais, transformant le paysage en un tableau vivant.

Elle chassa l'idée, la trouvant ridicule. Depuis quand s'autorisait-elle à rêver d'une quelconque nouveauté ? Sa vie était réglée, prévisible. Mais au fond d'elle, une petite voix, presque imperceptible, semblait lui murmurer que l'hiver qui venait de commencer serait différent des autres. Peut-être même qu'il bouleverserait le quotidien qu'elle avait si soigneusement construit autour d'elle.

Alors que le jour déclinait, Anna se leva pour allumer les premières lampes. Les longues nuits d'hiver nécessitaient une lumière douce pour rendre l'atmosphère plus chaleureuse. Elle veilla à ce que toutes les bougies soient prêtes, une habitude qu'elle avait conservée de sa mère. Un dernier coup d'œil par la fenêtre lui confirma que la neige avait recouvert le sol de manière uniforme. La route vers le village serait bientôt impraticable, mais cela ne l'inquiétait pas. Elle avait tout ce qu'il lui fallait ici.

À cet instant, le téléphone sonna, brisant le silence confortable de la maison. Anna sursauta légèrement, ne s'attendant pas à ce que quelqu'un cherche à la joindre. Elle décrocha après quelques sonneries, sa voix calme cachant la surprise.

« Halló ? »

La voix à l'autre bout du fil était celle de Brynja, la postière du village. Après les salutations d'usage, Brynja annonça qu'un groupe de voyageuses étrangères arrivait ce soir, cherchant un

endroit où passer les prochaines semaines. Elles avaient demandé à être hébergées dans un lieu reculé, loin des sentiers touristiques habituels. Brynja avait immédiatement pensé à la maison d'Anna.

Anna acquiesça machinalement, notant mentalement les préparatifs supplémentaires à faire. Elle remercia Brynja pour l'information et raccrocha.

Trois femmes. Des étrangères. À cette période de l'année ? C'était inhabituel. Anna se demandait ce qui pouvait bien les amener ici, dans ce coin perdu au bout du monde. Elle ressentit une vague de curiosité mêlée d'appréhension.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, réalisant que ce silence qui lui avait toujours été si cher pourrait bientôt être envahi par de nouvelles voix, de nouvelles histoires. Elle n'était pas certaine d'être prête à partager son refuge avec des inconnues, mais une partie d'elle, enfouie sous des années de solitude, lui soufflait que peut-être, ces femmes apporteraient quelque chose de nouveau. Peut-être même que cet hiver serait l'occasion de tourner une page.

Anna éteignit les lumières de la cuisine, laissant seulement une petite lampe allumée près de la porte d'entrée pour accueillir ses nouvelles locataires. Elle monta se coucher, le cœur un peu plus lourd qu'à l'accoutumée, mais aussi, contre toute attente, étrangement léger.

La neige continuait de tomber, couvrant la maison d'une épaisse couche blanche, isolant encore un peu plus Anna du reste du monde. Demain, ces murs qui avaient toujours abrité sa solitude seraient témoins d'un changement qu'elle n'avait pas vu venir,

mais qui, au fond d'elle, était peut-être exactement ce dont elle avait besoin.

3. Un nouveau départ

Sara Gómez serrait fermement la main de son fils tandis qu'ils descendaient de l'avion sur le tarmac glacé de l'aéroport de Reykjavik. Le vent cinglant de l'Atlantique Nord s'engouffra sous leurs vêtements, les faisant frissonner dès leur premier pas sur le sol islandais. Le contraste avec la chaleur étouffante de Madrid était saisissant, mais pour Sara, cette morsure du froid était un signal clair : ils étaient loin, très loin de tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux.

Son fils, Mateo, âgé de trois ans, regardait autour de lui avec de grands yeux curieux, sans prononcer un mot. Il était encore petit, mais Sara savait que, d'une manière ou d'une autre, il comprenait qu'ils étaient partis pour ne jamais revenir. Elle sentit son cœur se serrer à cette pensée, mais elle raffermi sa prise sur la main de Mateo et lui adressa un sourire rassurant.

« Ça va aller, mi amor. On est ensemble, c'est tout ce qui compte, » murmura-t-elle en espagnol, sa voix se perdant dans le vent.

Ils entrèrent rapidement dans le terminal pour échapper au froid mordant. Sara se dirigea vers le carrousel à bagages, jetant des coups d'œil nerveux autour d'elle. L'aéroport, bien que modeste, semblait accueillant et organisé, avec des panneaux en plusieurs langues et des employés souriants. Mais même ici, elle ne pouvait s'empêcher de rester sur ses gardes, habituée à surveiller

constamment les mouvements autour d'elle, comme si son passé pouvait resurgir à tout moment.

Elle récupéra leurs deux valises, contenant le peu qu'ils avaient pu emporter, et se dirigea vers la sortie. Tout en avançant, elle se répétait mentalement leur plan. Ils avaient réservé un bus pour les emmener jusqu'à un petit village au nord de Reykjavik. Là, ils séjourneraient dans une maison d'hôtes tenue par une femme islandaise. Sara avait choisi ce lieu spécifiquement parce qu'il semblait être à l'écart, isolé, loin des regards indiscrets.

À l'extérieur, le bus les attendait. Mateo, épuisé par le long voyage, s'endormit presque immédiatement une fois assis. Sara enroula tendrement une écharpe autour de lui, veillant à ce qu'il reste au chaud. Puis elle se laissa aller contre le dossier de son siège, ses yeux se fermant un instant sous l'effet de la fatigue accumulée.

Dans l'obscurité de la nuit islandaise, elle repensa à la série d'événements qui les avaient menés ici. La décision de quitter Madrid avait été prise après des mois de préparation minutieuse. Elle avait vidé son compte en banque, vendu les quelques objets de valeur qu'elle possédait, et organisé leur départ en secret, comme une fugitive. Son cœur se serrait chaque fois qu'elle pensait à tout ce qu'ils avaient dû sacrifier, mais elle savait au fond d'elle-même que c'était la seule solution. Elle ne pouvait pas rester en Espagne, pas après ce qui s'était passé, pas avec la menace constante de le revoir, lui.

Sara rouvrit les yeux et fixa la route sombre à travers la fenêtre du bus. Les phares du véhicule éclairaient de temps en temps des étendues de neige, des montagnes imposantes, et de rares habitations éclairées. Tout était si différent de l'Espagne, si

étranger, mais c'était exactement ce qu'elle recherchait : un lieu où personne ne les connaîtrait, où ils pourraient recommencer à zéro.

Le trajet dura plusieurs heures. Sara observait le paysage défiler, se surprenant à admirer la beauté sauvage de l'Islande, malgré l'inquiétude qui ne la quittait jamais tout à fait. Elle sentait la tension dans ses épaules, la vigilance constante qui l'empêchait de se détendre complètement, mais à chaque kilomètre parcouru, cette tension semblait s'étioler, un peu comme si le froid environnant gelait ses peurs.

Finalement, le bus s'arrêta au bout d'une route sinueuse, près d'un petit village perdu au milieu de nulle part. Le chauffeur se tourna vers elle et lui indiqua d'un geste amical qu'ils étaient arrivés. Sara réveilla doucement Mateo, qui ouvrit les yeux en grognant légèrement, puis elle le porta sur sa hanche tout en tirant leurs valises hors du bus.

L'air froid les accueillit de nouveau, mais cette fois Sara l'accepta avec une sorte de soulagement. Ici, pensa-t-elle, ils seraient en sécurité. Ici, ils pourraient trouver la paix.

Le village était petit, composé de quelques maisons en bois dispersées, une église modeste, et une petite épicerie fermée à cette heure tardive. La neige crissait sous leurs pas tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison d'hôtes, guidés par les instructions que Sara avait soigneusement notées.

La bâtisse se dressait fièrement au bord du village, une grande maison en bois sombre avec des fenêtres illuminées qui la faisaient paraître chaleureuse et accueillante malgré le froid. Sara

s'arrêta un instant devant la porte, prenant une profonde inspiration. Puis elle frappa doucement.

La porte s'ouvrit rapidement, révélant une femme aux cheveux gris coupés courts, vêtue d'un pull épais en laine. Elle les accueillit avec un sourire chaleureux, mais réservé. Ses yeux bleus, perçants et calmes, semblèrent évaluer Sara et Mateo en un instant. Sara sentit une vague d'appréhension, mais aussi une étrange réconfort, comme si cette femme savait déjà ce qu'ils cherchaient en venant ici.

« Bienvenue, » dit la femme en islandais, avant de passer à un anglais impeccable. « Je suis Anna. Entrez, il fait trop froid dehors pour rester sur le seuil. »

Sara répondit avec un faible sourire et un signe de tête, trop épuisée pour parler. Elle suivit Anna à l'intérieur, où la chaleur de la maison les enveloppa immédiatement. L'intérieur était simple, mais confortable, avec des meubles en bois, des tapis épais, et une cheminée crépitante qui diffusait une douce lumière dans la pièce principale.

« Vous devez être fatigués après ce long voyage, » dit Anna en posant une main sur l'épaule de Sara. « Je vais vous montrer votre chambre. »

Sara hocha la tête et suivit Anna à travers un couloir jusqu'à une petite chambre où deux lits étaient préparés. Mateo, toujours somnolent, se laissa tomber sur le plus petit des lits, tandis que Sara posait leurs valises dans un coin.

« Prenez votre temps pour vous installer. Si vous avez besoin de quelque chose, je suis juste en bas, » ajouta Anna avec un sourire compréhensif avant de les laisser seuls.

Sara regarda autour d'elle, prenant enfin conscience qu'ils étaient arrivés. Ils avaient réussi. Une nouvelle vie les attendait ici, loin des ombres de Madrid, loin de la violence qui avait failli les détruire.

Elle s'assit sur le bord du lit, observant Mateo s'endormir immédiatement. Sa respiration régulière et paisible était le seul son dans la pièce, un son qui rassura Sara plus que tout le reste. Elle s'allongea à côté de lui, serrant doucement sa petite main dans la sienne.

Pour la première fois depuis longtemps, Sara se permit de fermer les yeux sans craindre ce que le lendemain apporterait. Ils étaient en sécurité. C'était un nouveau départ, et cette fois, elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que leur vie ici soit meilleure, plus douce, et surtout, libre de toute peur.

Alors que le sommeil la gagnait, Sara se laissa aller à l'espoir, un espoir fragile, mais réel, que cet endroit, au bout du monde, pourrait enfin leur offrir la paix qu'ils recherchaient depuis si longtemps.

4. Le bout du monde

Yumi Nakamura baissa les yeux sur le sol enneigé qui s'étendait à perte de vue devant elle. Le vent glacial soufflait avec une force

qu'elle n'avait jamais connue, cinglant son visage et soulevant des tourbillons de neige autour de ses pieds. Le village où elle se trouvait enfin n'était qu'un point minuscule sur la carte du monde, un endroit perdu au milieu d'une étendue blanche, mais il dégagait une aura étrange, presque mystique, qui semblait l'avoir attirée ici, malgré elle.

Cela faisait des jours qu'elle voyageait. D'abord, elle avait pris un vol long et éprouvant depuis Tokyo jusqu'à Paris, puis un autre jusqu'à Reykjavik. De là, un bus l'avait transportée à travers les paysages austères et impressionnants de l'Islande, sur des routes sinueuses qui se faufilaient entre les montagnes enneigées et les plaines désertes. À chaque étape de son périple, elle se sentait de plus en plus détachée de son ancienne vie, comme si chaque kilomètre parcouru l'éloignait non seulement géographiquement, mais aussi émotionnellement de ce qu'elle avait laissé derrière elle.

Yumi n'avait pas prévu de venir en Islande. Elle n'avait même pas envisagé de quitter le Japon jusqu'à ce qu'une impulsion, un besoin impérieux de fuir, ne la pousse à réserver ce billet d'avion. Tout s'était passé si vite qu'elle avait à peine eu le temps de réaliser ce qu'elle faisait. Maintenant, alors qu'elle se tenait là, devant ce village reculé, elle ne savait pas vraiment pourquoi elle avait choisi cet endroit. Peut-être était-ce le besoin de se perdre, de disparaître quelque part où personne ne la connaîtrait, où elle pourrait enfin être elle-même, loin des attentes étouffantes de sa famille et de la société japonaise.

Elle resserra son écharpe autour de son cou, enfouissant son visage dans la laine épaisse pour se protéger du froid mordant. Ses doigts, engourdis par le froid, agrippaient la poignée de sa valise avec détermination. Elle avait insisté pour porter ses propres

bagages, même si le chauffeur du bus lui avait proposé de l'aider. Ce village, son nouveau refuge, se dressait devant elle, et Yumi se força à avancer, un pas après l'autre, sur ce chemin enneigé qui la menait vers l'inconnu.

Les maisons en bois, dispersées de manière irrégulière dans le village, semblaient figées dans le temps. Des cheminées dégageaient de fines volutes de fumée, témoignant d'une vie à l'intérieur, mais à l'extérieur, tout était calme, presque irréel. Yumi sentit une vague de solitude l'envahir, mais cette solitude n'était pas déplaisante ; elle était étrangement réconfortante, comme un voile protecteur qui la séparait du monde extérieur.

Elle s'arrêta devant ce qui semblait être la maison d'hôtes, reconnaissable par sa taille imposante et ses fenêtres illuminées. Elle prit une profonde inspiration, essayant de calmer les battements rapides de son cœur. Cet endroit lui inspirait à la fois de la crainte et une inexplicable fascination. C'était comme si quelque chose en elle savait, au plus profond de son être, qu'elle avait besoin de cet isolement, de cette rupture complète avec son ancienne vie pour se reconstruire.

La porte de la maison s'ouvrit avant même qu'elle ne puisse frapper. Une femme aux cheveux gris, vêtue d'un pull en laine épaisse, se tenait sur le seuil. Son visage était calme, ses yeux d'un bleu perçant semblaient tout voir, tout comprendre, sans qu'un mot soit échangé. Yumi se sentit scrutée, mais pas jugée. Il y avait quelque chose dans le regard de cette femme qui la mit immédiatement en confiance.

« Vous devez être Yumi, » dit la femme dans un anglais clair, mais teinté d'un léger accent. « Bienvenue. Entrez vite, vous devez être gelée. »

Yumi hochait la tête, incapable de parler pour le moment. Elle franchit le seuil, laissant la chaleur de la maison l'envelopper d'un coup, comme une vague apaisante après le froid mordant du dehors. L'intérieur était simple mais chaleureux, avec des meubles en bois sombre, des tapis épais et une grande cheminée où le feu crépitait joyeusement.

La femme lui fit signe de la suivre à travers un couloir étroit jusqu'à une petite chambre au fond de la maison. Yumi y déposa sa valise près du lit et se tourna vers son hôtesse, qui la regardait toujours avec cette même expression bienveillante.

« Je suis Anna, » dit-elle en souriant. « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le dire. Vous trouverez la cuisine juste au bout du couloir, et la salle de bain est à côté de votre chambre. »

« Merci, » répondit Yumi, sa voix à peine plus qu'un murmure. Elle se sentait épuisée par le voyage, par le poids de ses pensées, mais aussi, contre toute attente, soulagée. Cet endroit, si loin de tout ce qu'elle connaissait, semblait être exactement ce dont elle avait besoin.

Anna hochait la tête, comme si elle comprenait ce que Yumi ressentait, même sans que celle-ci ait besoin de le dire. « Reposez-vous. Il n'y a aucune urgence ici. Prenez le temps dont vous avez besoin. »

Après qu'Anna soit partie, Yumi se laissa tomber sur le lit, fixant le plafond en bois au-dessus d'elle. Le silence qui régnait dans la maison était presque palpable, mais c'était un silence bienvenu, différent du bruit incessant de Tokyo, où chaque instant était

marqué par des obligations, des attentes, et le tumulte constant de la ville.

Ici, dans ce village perdu au bout du monde, Yumi se sentait enfin libre de poser ses valises, non seulement celles qu'elle avait apportées physiquement, mais aussi celles qu'elle portait depuis si longtemps dans son cœur. Elle ferma les yeux, se laissant envelopper par cette nouvelle réalité. Loin de la pression de son travail, des regards scrutateurs de sa famille, et des attentes de la société, elle pouvait enfin commencer à se retrouver.

Pourtant, malgré ce soulagement, elle ne pouvait s'empêcher de rester sur ses gardes. Cette liberté nouvelle lui semblait fragile, comme un rêve qui pourrait se briser à tout moment. Elle se promit d'être prudente, de ne pas se laisser trop vite happer par ce sentiment de sécurité qui, elle le savait, pouvait être illusoire.

Mais pour l'instant, elle laissa cette inquiétude de côté. Elle avait atteint le bout du monde, un endroit où elle pourrait peut-être enfin se retrouver. Demain serait un nouveau jour, et pour la première fois depuis longtemps, Yumi se surprit à espérer qu'il pourrait être meilleur que ceux qui l'avaient précédé.

5. Rencontres timides

Le lendemain matin, la lumière pâle du jour perça timidement à travers les rideaux épais des chambres, annonçant une nouvelle journée dans le village reculé. Le silence régnait toujours dans la maison d'Anna, seulement interrompu par le craquement du bois

dans la cheminée et les bruits lointains de la neige qui glissait des toits.

Sara fut la première à sortir de sa chambre, après une nuit agitée où elle avait lutté contre des rêves troublants. Mateo dormait encore profondément, sa respiration régulière rassurant un peu sa mère. Elle referma doucement la porte derrière elle, veillant à ne pas faire de bruit, et se dirigea vers la cuisine pour préparer le petit déjeuner.

En entrant dans la pièce, elle s'arrêta net en apercevant une silhouette assise près de la fenêtre. Une femme, les cheveux noirs tirés en arrière, la tête légèrement baissée, observait pensivement l'extérieur. L'atmosphère dans la pièce était si tranquille que Sara hésita un instant à rompre le silence.

Yumi, de son côté, sentit la présence de Sara avant même de tourner la tête. Elle se redressa légèrement sur sa chaise, mais ne fit aucun geste pour entamer la conversation. Elle se contenta d'un bref regard vers Sara, un signe tacite d'acceptation de la présence de l'autre. Les deux femmes échangèrent un signe de tête timide, avant que Sara ne détourne les yeux et se dirige vers la cuisine.

Leurs échanges étaient d'une extrême réserve, marqués par une certaine tension, mais aussi par une compréhension tacite : chacune d'elles portait un fardeau qu'elle préférerait garder pour elle. Sara, malgré sa timidité, se sentit étrangement rassurée par cette absence de questions. Ici, elle n'avait pas à expliquer qui elle était ni pourquoi elle avait choisi de venir dans cet endroit isolé.

Tandis qu'elle s'affairait à préparer du café, Sara jeta un coup d'œil furtif à Yumi. Cette dernière, bien que parfaitement

immobile, semblait plongée dans des pensées profondes. Sara se demanda brièvement ce qui avait pu amener cette femme si loin de chez elle. Mais tout comme elle-même, Yumi avait l'air de vouloir préserver une certaine distance.

Anna fit irruption dans la cuisine peu de temps après, brisant la tension en offrant à chacune un sourire chaleureux. Elle salua Sara avec une gentillesse habituelle, avant de se tourner vers Yumi. « Vous avez bien dormi ? » demanda-t-elle avec cette voix calme et posée qui semblait pouvoir dissiper n'importe quel malaise.

« Oui, merci, » répondit Yumi doucement, sans ajouter de détails.

Anna acquiesça, sans insister davantage. Elle comprenait que ses nouvelles locataires avaient besoin de temps, qu'elles étaient encore des étrangères l'une pour l'autre, chacune perdue dans ses propres pensées et souvenirs.

Sara apporta le café à la table, où Anna s'installa tranquillement. Elles échangèrent quelques mots sur le froid et la neige, des sujets anodins, mais suffisant pour combler le silence. Yumi écoutait, sans vraiment participer, préférant observer et rester en retrait.

Alors qu'elles étaient toutes trois assises autour de la table, le son des petits pas précipités de Mateo se fit entendre dans le couloir. L'enfant entra en trombe dans la cuisine, frottant ses yeux encore ensommeillés. Il s'arrêta brusquement en voyant Yumi, une inconnue pour lui.

Yumi lui adressa un sourire hésitant, mais amical. Mateo, naturellement timide, se réfugia immédiatement contre sa mère,